

REVUE DE PRESSE

« MÉDÉE KALI »

Par Émilie Fauchoux

Glossaire :

- *L'Humanité*, le 24 Juillet 2017, par Marie-José SIRACH
- *Blog Médiapart*, le Juillet 2017, par Olivier Fregaville
- *Vaucluse Matin*, 29 Juillet 2017, par Céline Zug
- *Appartés*, le 27 Juillet 2017, par Claire Bonnot
- *Théatoile*, le 26 Juillet 2017, par Sonia Bos-Jucquin
- *Ouverts aux publics*, le 22 Juillet 17, par L. Bourbousson
- *L'envolée culturelle*, le 23 Juillet 2017 par A Dewavrin
- *Coup 2 Théâtre*, le 23 Juillet 2017 par l'œil de Jane
- *Boîte à Culture*, le 13 Juillet 2017, par Céline Zug
- *RegArts*, le 16 Juillet 2017, par Pier Patrick
- *La Théatrotèque*, le 23 Juillet 2017, par G. Brissot

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Elles chantent, elles dansent, et en plus elles causent

Un petit tour dans le off qui se conjugue aussi au féminin. Féminin, féministe sur le plateau, les filles convoquent déesses, ustensiles ménagers et parlent clitoris sans sourciller. Les hommes sont priés de ne pas rester sur le pas de la porte.

Avignon, envoyée spéciale.

Tiens donc, le gouvernement envisagerait de baisser le budget consacré à l'égalité hommes-femmes de 25 %. Les associations féministes qui se battent avec des bouts de ficelle toute l'année contre les violences faites aux femmes et pour la parité sont vent debout. On peut signer en ligne une pétition à l'adresse du premier ministre. On peut aussi suggérer au locataire de Maignon d'aller au théâtre. On y entend des paroles de femmes vraies, après, crues ; des récits qui évoquent le quotidien ; des récits-manifestes ; des récits sans fard qui dépassent le constat victimaire. Elles parlent pouvoir, sexe, et ça sent le soufre. Pétroleuse un jour, pétroleuse toujours. Petit tour d'horizon.

Médée Kali, Présence Pasteur, 22 heures. Elle porte un masque sanglant qui fait jaillir son regard inquiet et inquiétant. Ses mains aussi sont rouge sang, du sang de ses enfants qu'elle vient d'égorger. Mais la Médée de Laurent Gaudé est bien plus qu'une mère infanticide. Elle est née sur les bords du Gange, dans la caste des intouchables, elle danse une ronde sans fin, subjuguant la foule qui se presse pour la voir. Elle a traversé des mers et des déserts et revient sur les lieux de son crime pour reprendre les corps sans vie de ses enfants. Elle affronte l'Histoire, s'affranchit du mythe, s'affirme comme une femme qui, à travers son crime, défie le pouvoir, l'autorité. Émilie Fauchoux s'empare de ce texte avec sa voix, son regard, son corps tendu à l'extrême traversé de saillies poétiques. On est subjugué par ce jeu dépouillé sous tension permanente, ce monologue intérieur scandé par des éclats de contrebasse qui ajoutent une part de mystère et des bribes de vérité confessées. Sa voix semble sortir de ses entrailles, tantôt murmurée, tantôt cavernreuse. Une partition puissante sublimée par le jeu sans concession d'une actrice qui pratique son art avec exigence.

On ne naît pas femme, on le devient...

Toute ma vie, j'ai été une femme, Théâtre Au bout là-bas, 18 heures. Un texte de l'auteure Leslie Kaplan qui se joue des clichés avec une pointe de fantaisie. On ne naît pas femme, on le devient. Au milieu de dizaines de cartons de déménagement, Sarah Bussy et Sophie Kircher jonglent avec les stéréotypes, parlent bouillons, vis et robots mixeurs, se cherchent, se perdent et se retrouvent. Elles explorent les mots qu'elles déballetent ou emballent, se crépent le chignon, se réconcilient, parlent plaisirs de la chair. Elles avancent à tâtons dans la vie comme dans leur corps de femme, qu'elles apprennent à découvrir dans une langue qui révèle des sens cachés et des sens interdits.

Jaz, chapelle du Verbe incarné, 19 heures. Dans cette cité agonisante qui suinte la merde et les égouts, Jaz est un rayon de soleil, une beauté altière qui redonne du baume au cœur au voisinage. Parmi les regards bienveillants, elle repère celui d'un homme étrange. Jaz ne se mêle pas. Un soir, il l'attend dans les latrines collectives de l'immeuble. Un couteau à la main, il la viole. Ludmilla Dabo incarne Jaz. Silhouette



Médée Kali. Elle porte un masque sanglant qui fait jaillir son regard inquiet et inquiétant. Thomas Journot

sculpturale, elle a des airs de Billie Holiday dans son long fourreau métallisé. Elle chante, ondule, vibre au rythme du jazz des musiciens qui l'entourent. Le texte de Koffi Kwahulé dit sans détour la violence et le déchirement intérieur. Mais aussi le travail de résilience qui passe, ici, par un dédoublement du récit, des voix et de l'histoire. Construit comme un thriller, la mise en scène est d'Alexandre Zeff et la scénographie de Benjamin Gabrié. *Jaz* souffre toutefois d'une double fin, d'une surexposition de la comédienne et d'un son qui manque cruellement de nuance.

Molly S., le Petit Louvre à 14 h 30. Molly a la quarantaine. Elle a perdu la vue à 6 mois. Son époux rêve qu'elle la recouvre. Consultations, opération. Molly ne comprend pas le monde qu'elle voit dorénavant. D'ailleurs, elle n'y tenait pas tant que ça, à voir le monde. Petite, elle avait appris à reconnaître les fleurs, toutes les fleurs, à leur odorat, au velouté de la feuille. C'était sa liberté à elle. De sentir, de toucher, d'entendre comme on voit. D'ailleurs, elle ne saisissait que la beauté du monde. Un texte poétique et délicat de Brian Friel, mis en scène et magistralement interprété par Julie Brochen (certains ont oublié qu'elle

Un spectacle déjanté, éruptif, qui dénonce les violences faites aux femmes.

et revendique haut et fort leur liberté à disposer de leur corps, de leur vie, de leur sexualité. Ça parle viol, excision, mais aussi désir, plaisir. Autour de Pauline Ribat (qui signe la mise en scène), Florian Choquart et Lionel Lingelser, complices jusqu'au bout des talons aiguilles qu'ils portent de temps en temps, sont au poil. Un trio chic et choc pour un théâtre coup de poing, un théâtre enragé qui remet les pendules à l'heure de la misogynie toujours triomphante. On rit, on pleure devant ce spectacle salutaire qui ne craint pas de nommer les choses. Ici, point de tabou. Quand Pauline Ribat chante son ode au clitoris, on pense à Colette Renard qui se faisait « sucer la friandise/caresser le gardon/picorer le bonbon ».

Depuis l'aube (Ode au clitoris), le Gilgamesh, 21 h 20. Un spectacle déjanté, violent, éruptif, qui dénonce les violences faites aux femmes

et revendique haut et fort leur liberté à disposer de leur corps, de leur vie, de leur sexualité. Ça parle viol, excision, mais aussi désir, plaisir. Autour de Pauline Ribat (qui signe la mise en scène), Florian Choquart et Lionel Lingelser, complices jusqu'au bout des talons aiguilles qu'ils portent de temps en temps, sont au poil. Un trio chic et choc pour un théâtre coup de poing, un théâtre enragé qui remet les pendules à l'heure de la misogynie toujours triomphante. On rit, on pleure devant ce spectacle salutaire qui ne craint pas de nommer les choses. Ici, point de tabou. Quand Pauline Ribat chante son ode au clitoris, on pense à Colette Renard qui se faisait « sucer la friandise/caresser le gardon/picorer le bonbon ».

Frangines de tous les pays, masturbez-vous! •

MARIE-JOSÉ SIRACH



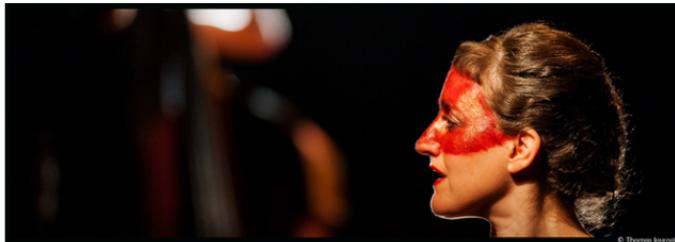
Médée-Kali, la transe immobile et hypnotique d'une femme bafouée

1 AOÛT 2017 | PAR L'ŒIL D'OLIVIER | BLOG : LE BLOG DE L'ŒIL D'OLIVIER

Victime du désir changeant des hommes, Médée, la vengeresse assassine, revit sous la plume crue, lyrique de Laurent Gaudé. Mêlant cette figure mythique à d'autres divinités devenues monstres pour être femme, il signe un conte noir, féministe, un brûlot ardent contre le sexisme. Si l'on peut regretter la monotonie de ton, la présence habitée d'Emilie Faucheux finit par nous envoûter.

FAVORI Partager
 RECOMMANDER Tweet
 ALERTE G+
 IMPRIMER

1 COMMENTAIRE | 4 RECOMMANDÉS | A+ A-



A Présence Pasteur, Emilie Faucheux donne vie à la Médée-Kali de Laurent Gaudé © Thomas Journot

LAUTEUR



L'ŒIL D'OLIVIER
 journaliste chroniqueur culture
 Paris - France

143 BILLETS 24 CONTACTS
 1 PORTFOLIO

LUI ÉCRIRE AJOUTER À MES CONTACTS

Dans la pénombre, une silhouette de femme apparaît. Bustier couleur chair moulant sa poitrine, jupe noire remontée dévoilant ses jambes, ballerines de danseuses aux pieds, elle attend, immobile offerte. Le haut du visage couvert de sang, elle scrute de son regard sombre, inquiétant l'assistance. Quelques notes stridentes arrachées douloureusement d'une contrebasse, rompent régulièrement le silence. Puis, c'est sa voix monocorde, lancinante qui résonne dans la petite salle tendue de draps noirs.

Elle c'est *Médée-Kali*, la mère infanticide, épouse délaissée de Jason, la danseuse hindoue dont le déhanché hypnotique fait chavirer le cœur des hommes, la vengeresse qui pétrifie d'un regard tous ceux qui osent l'approcher, la défier. Unis en un seul corps, ces trois êtres fantastiques, ces trois figures mythiques, donnent corps à une créature furieuse, rageuse, qui n'a de cesse que de se punir violemment, mortellement les actes de violence contre les femmes.

Loin d'une parole expiatoire, sa litanie envoûtante, son récit ensorcelant, sont là pour témoigner de ce qu'elle était, une jeune femme trop belle, trop désireuse d'être aimée, pour avoir droit au bonheur. Née dans la caste des intouchables, sur les bords du Gange, elle captive des foules entières par sa danse lascive. Rêvant d'ailleurs, elle fuit son pays, traverse les plaines, les mers, les montagnes. Arrivée en Colchide, la belle rencontre Jason, premier homme à pouvoir l'approcher sans périr. Elle lui offre son corps, sa vie, lui donne deux beaux enfants. Mère aimante, amoureuse trahie, elle tue dans un geste rageur, salvateur sa progéniture. Délaissée, honnie, *Médée-Kali* retourne sur les berges du fleuve qui l'ont vue naître pour un dernier rituel, un ultime sacrifice de celle qui a eu le tort d'être femme dans un monde d'hommes.

Se détachant du personnage de la légendaire et sombre meurtrière, **Laurent Gaudé** dresse le portrait d'une femme hors norme, d'une combattante qui défie les lois sexistes et le pouvoir des hommes. Belle à damner, elle refuse de renier ce qu'elle est. Assumant ses crimes au nom de l'amour, elle ne recule devant rien pour affirmer sa féminité. Soulignant toute la poésie de cri vibrant, de cette parole d'outre-tombe, **Emilie Faucheux** empare du texte brûlant de sa voix rauque, intériorisée, parfois sépulcrale. De son jeu dépouillé, de son corps bandé comme un arc prêt à tirer d'assassines flèches, elle lui donne à peine vie. Et c'est peut-être dans ce dénuement total, dans cette absence affichée de mouvement, que l'éblouissante comédienne achoppe et perd une partie de son auditoire. Si certains seront subjugués par la crudité lyrique du texte et par la bouleversante prestation d'**Emilie Faucheux**, d'autres resteront en retrait admirant la performance scénique, mais sans jamais être totalement séduit. Un moment de théâtre singulier à découvrir pour se forger son propre ressenti.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore pour [L'Œil d'Olivier](#).

Médée Kali de Laurent Gaudé

Festival d'Avignon le OFF

Présence Pasteur

13, rue du Pont Trouca

84000 Avignon

jusqu'au 30 juillet 2017

tous les jours à 22h00 relâches les 12, 19, 26 juillet 2017

Durée 1h00

Mise en scène d'Emilie Faucheux

avec Emilie Faucheux, Jean Waché, Jonathan Chaman

AVIGNON FES^T

LE SPECTACLE DU JOUR

LE SPECTACLE DU JOUR | À 22h "Médée Kali", subtile et remarquable



C'est la rencontre de trois mythes qui font voyager du Gange à la Grèce.

La comédienne, Emilie Fauchaux, est en train de réaliser une vraie performance dans ce festival où beaucoup d'artistes peinent à avoir de la visibilité. Non seulement elle joue dans le dernier créneau de Présence Pasteur mais en plus elle attire du monde !

Le texte de Laurent Gaudé n'est pourtant pas le plus confortable et le plus accessible qui soit. "Médée Kali" c'est la rencontre de trois mythes qui font voyager du Gange à la Grèce. Sur scène, une comédienne dans une posture presque immobile et derrière elle un contrebassiste, Jean Waché ou Jonathan Chamand, et autour le noir.

Le haut du visage est calfeutré d'un rouge sanguin et un système astucieux donne l'étrange sensation que la voix qui sort de ce corps vient de plus haut. Médée s'adresse à un homme qui la suit,

elle le provoque, le séduit et lui raconte l'indicible massacre de ses enfants qu'elle vient soustraire à la Grèce et à leur père Jason.

Au fil de ce récit troublant, la comédienne se transforme, ses yeux foudroient le public, elle est possédée comme la Méduse qui fige ceux qui l'approchent. L'homme, matérialisé par la musique du contrebassiste, est invité à se perdre avec elle dans ce monde de folie qui l'a vu naître. Tout n'est que vengeance pour cette Médée qui a échappé à sa condition sociale mais pas à la trahison ni à la fureur des hommes. Remarquable de précision, la comédienne évolue dans une subtile mise en scène.

C.Z.

Jusqu'au 30 juillet. Présence Pasteur à 22h. Durée 1h. Location au : 04 32 74 18 54.

"Médée Kali" de Laurent Gaudé par Émilie Faucheux : la délicieuse assassine

July 28, 2017

A voir : si vous avez le cœur tourmenté

Du 7 au 30 juillet 2017
au Festival OFF d'Avignon
à Présence Pasteur



*"Viens je t'emmène, qui que tu sois je
t'emmène au tombeau si tu ne trembles
pas."*

Médée Kali, Laurent Gaudé

Partagé comme une fable au goût d'éternité, le mythe de Médée revisité par l'écrivain Laurent Gaudé prend formidablement vie au travers de cette mise en scène qui oscille entre l'outre-tombe et le mauvais songe. Envôtant.

Dans une petite salle sombre se dévoile soudain une femme presque nue, enlacée dans un bustier couleur chair - aussi sensuel que troublant - recouverte de rouge sang sur la moitié du visage et chaussée de pointes de ballerine, jambes grandes ouvertes comme prête à s'offrir. Elle se met à parler - d'une voix lancinante - accompagnée de quelques notes sombres ou des vifs coups d'archer d'une contrebasse. Elle, c'est Médée, Médée Kali, la meurtrière mythologique de ses propres enfants.

Un texte de théâtre incroyablement visuel et captivant...

Laurent Gaudé est un grand conteur d'histoires qui sait manier les mots à merveille pour faire visualiser à ses heureux lecteurs le moindre détail de ses contes fabuleux. Avec « Médée Kali », pièce de théâtre écrite en 2003, il ne déroge pas à son fort pouvoir d'envoûtement par la plume. Il imagine la suite du mythe de Médée et Jason après que celle-ci se soit vengée de son mari en ayant tué leurs propres enfants. Elle retourne en terres grecques pour exhumer ses enfants de cette patrie qu'elle abhorre désormais. À travers le monologue qu'il offre à la femme bafouée et l'héroïne monstrueuse, le romancier-dramaturge nous emmène sur les bords du Gange en Inde où il place la naissance de Médée au milieu des parias, des Intouchables - « *Je n'ai pas eu de parents, c'est cette foule entière qui m'a accouchée.* » Très vite, « la magicienne » trouvera son aura séductrice par la danse. Lui prêtant les pouvoirs de Gorgo, la méduse, elle fait le malheur des hommes qu'elle regarde en les pétrifiant de « *l'effroi glacé de (ses) prunelles.* » Sur ses pas, une présence. Oscillant entre la montée d'un désir intense pour cet homme qu'elle pressent et la guerrière prête à tout qu'elle est - « *Tu remonte sur ta selle, tu es sage. Je t'aurais dépecé, recule encore.* » - la Médée Kali de Laurent Gaudé est saisissante de cruauté tout autant que d'humanité.

... interprété et mis en scène avec sobriété pour un trouble intensifié

Dans cet impressionnant face-à-face nous donnant l'impression qu'un mythe statufié pour l'éternité ressuscite sous nos yeux, **Émilie Faucheux** parvient à conserver ce brio de l'écriture en scandant langoureusement cette prose fabuleuse et mystérieuse. Sa voix suave voire sadique nous emmène allègrement des bords du Gange, entre la danse sensuelle et les orgies dantesques, à la Grèce où gisent les tombeaux des deux enfants qu'elle a tué. S'offrant totalement au public en maintenant constamment ses jambes écartées mais pudiquement habillée comme une ballerine d'opéra, cette Médée Kali s'illustre comme une femme victime et meurtrière à la fois. Alors qu'elle glace jusqu'au sang ceux dont elle croise le regard pour les emmener jusque dans leur tombe, elle ne fait qu'une bouchée de nos cœurs de spectateurs en recherche d'envoûtement passionné.

Médée Kali : une louve sans faiblesse

Publié le 26 juillet 2017 par Sonia Bos-Jacquain

Laurent Gaudé, prix Goncourt des lycéens et prix des libraires avec *La Mort du roi Tsongor* en 2003, s'attaque à la triple figure de Médée, Gorgo la Gorgonne et Kali à travers une errance en Inde, berceau de son drame, de ses souffrances, de sa colère. Dans un seule-en-scène captivant et hypnotisant, nous recevons la parole d'une femme, d'une mère, d'un être coupable qui apprend à vivre avec ses actes en invoquant les sources sourdes de son existence.



Médée Kali © Thomas Journot

Médée est une magicienne. Née en Colchide, elle a tout sacrifié pour Jason. Répudiée, trahie et abandonnée par ce dernier, elle a assoiffé sa vengeance en tuant ses propres enfants. Kali, elle, est une déesse hindouiste qui a en charge, comme un ministère sacré, la préservation, la transformation et la destruction. Au centre, il y a Gorgo, la Gorgone, une créature fantastique qui a le pouvoir de pétrifier quiconque la regardera. Ces trois figures se mêlent, se fondent et se confondent dans un même corps, celui d'Emilie Fauchoux qui incarne cette mère aux mains de sang qui danse comme le serpent en nous livrant sa parole, son histoire, sa douleur. Il y a ce désir naissant, sauvage et brûlant. Médée Kali se consume, s'enflamme, frémit, revient à la raison puis sombre à nouveau avec fulgurance. Elle suscite autant la peur que l'admiration. C'est saisissant.

« Un frisson parcourt la pierre ». La contrebasse, dans un coin de plateau, joue des notes délicates. L'éclairage progressif et atténué met en lumière le visage surmonté d'un masque de sang et les mains rougies de Médée. Assise sur une chaise, un justaucorps couleur chair compresse sa poitrine tandis que des pointes de danseuses compriment ses pieds. D'une voix posée et assurée, dans une forme de quiétude saisissante, elle se livre dans un souffle, dans un murmure : « Je sens cet espoir qui émane de la pierre, mes hommes, mes statues ». Les mots sont scandés puis transcendés. Par la parole, elle remonte le cours du temps pour « revenir à l'endroit où le sang a coulé ». Alors, elle raconte d'où elle vient mais aussi ces nuits d'orgies où elle aurait pu mourir de volupté, ses pensées de lapidation à l'origine de la vénération dont elle est victime. Alors, elle a quitté le Gange, trouvé Jason et dès lors, plus rien n'existait : « Je suis née sous ses yeux ».

Tout dans la mise en scène et la scénographie confère à une poésie mystérieuse. Les détails mêlent les mythes, les temps, les sources. Médée, danseuse indienne, plante ici ses pointes de ballerine comme des poignards. C'est une autre culture, plus occidentale, mais cela fait sens. Emilie Fauchoux, a pour le spectateur ce regard qui nous absorbe. Des yeux prêts à ce que l'on puisse s'y noyer. Elle nous pétrifie, nous ensorcelle, nous captive. Son corps, sa voix se coulent dans la musique. Elle exerce une forme de séduction sur le public qu'elle scrute, dévisage, capture d'un regard profond. Nous sommes pris dans une étreinte sacrée dans le déluge de la nuit. Le texte est fort et nous est offert grâce à une interprétation magistrale qui habite totalement ce personnage. Sa folie d'amour nous serre la gorge tandis que sa voix vengeresse se fait plus dure, plus enragée. Elle « met le feu » à ce qui fut sa vie.

La déesse revient chez elle et danse sous la lune. Le texte nous emporte jusqu'à des endroits où nous n'avons plus pied. « Je vais te perdre pour que tu aies besoin de moi » dit-elle. Ce soir-là, à aucun moment elle ne nous aura égarés et pourtant, nous osons venir, la suivre, sans faillir. La guerrière inhumaine, enragée, nous envahit. Son récit terrifiant, l'abandon qui la ronge sans permettre de placer assez de distance avec ce qui la brûle de l'intérieur, dans toute la splendeur de son horreur, nous cueille intensément. Emilie Fauchoux nous fait le don de « l'apaisement et de l'oubli à jamais » dans une beauté chancelante qui fait crépiter le sol sous ses mots. L'interprétation, noble et généreuse, justement dosée, permet à l'émotion d'éclorre comme une rose et demeure impérissable jusqu'au dernier mot, au dernier souffle.

Recherche...

Articles récents

- Welcome : meurtre au manoir
- Olivier Maille : « On vit dans un pays libre où les gens peuvent s'expliquer »
- Trahisons : dissection sentimentale
- J'suis pas jalouse mais ... : simplement in love
- Florent Chesné : « J'espère que le théâtre amène les gens à réfléchir un peu plus sur le monde »

Archives

Sélectionner un mois ▾

 Suivre ...



Une Médée onirique et organique – Médée Kali à Présence Pasteur

23 juillet 2017 L'Envolée Culturelle

Tous les jours au théâtre [Présence Pasteur](#), pendant le festival d'Avignon Off, venez retrouver *Médée Kali*. Cette réécriture du mythe antique de Médée, signée Laurent Gaudé, est mise en scène et interprétée par Émilie Faucheux, accompagnée de Jean Waché ou Jonathan Chamand, qui jouent de la contrebasse en alternance. C'est une pièce à voir absolument, à ne surtout pas manquer !

L'esthétique d'une tragédie

Médée, c'est l'étrangère qui se venge de l'abandon de son amant Jason en tuant leurs deux enfants. Mais pour Laurent Gaudé, c'est aussi Gorgone, la célèbre Méduse qui transforme les hommes en pierre d'un simple regard. Il mélange ces deux personnages à un troisième, qui cette fois n'est pas d'origine grecque : Kali, la déesse hindoue de la destruction et du renouveau. Médée Kali revient sur la terre grecque par amour pour ses fils enterrés selon les rites funéraires grecs ; elle les déterre, et les brûle. Ses mains rouges rappellent l'infanticide commis, le sang qui a coulé, mais également le feu dans lequel elle a plongé ses enfants. Elle porte également du maquillage rouge sur le haut du visage, qui magnifie son regard, et le rend plus terrible encore.

Émilie Faucheux fait de Médée une femme puissante et envoûtante, que les hommes ne peuvent pas oublier. Elle devient une puissance castratrice, au sens propre et figuré, et elle revendique une sexualité libre, sauvage. Médée, c'est un corps ouvert, un corps qui se donne – par la danse notamment, puisque cette femme, qui est née d'une foule de mendiants pauvres qui grouillait autour des rives du Gange, a su danser sans apprendre, de façon presque animale, reptilienne.

Comme elle compare souvent son corps à celui d'un serpent quand elle se meut, cela rappelle les cheveux de Gorgone. Aux pieds de la comédienne, on reconnaît des chaussons de danse, blancs, qui semblent presque incongrus dans ce décor sombre et dépouillé. Sur une chaise avec les pointes tendues, Médée ne semble pas être à sa place – on attend d'une ballerine qu'elle soit en mouvement, et elle paraît être presque suspendue.

L'immobilité de son corps est en contradiction avec la violence de son récit, mais elle en souligne la force. L'attention se fracasse contre le corps de l'actrice, et notre regard s'attarde sur ses contours. La tension qui le caractérise nous rappelle la puissance maléfique de ce corps en action, qui semble, menaçant, prêt à mener de nouveau l'attaque, et à fondre sur nous. Son amour est destructeur, elle dit avoir aimé ses enfants avec passion, et même après leur mort, elle les porte en elle.

Elle peut séduire tous les hommes, et les transformer en statue de pierre : c'est précisément le danger qu'elle incarne qui semble les attirer. C'est une femme forte, qui sait utiliser le désir des hommes contre eux, qui prend ce qu'elle veut.

Un duel onirique

C'est aussi une sirène qui par son chant, envoûte les hommes. Le texte de Laurent Gaudé est très oral, et Émilie Fauchoux le scandé d'une voix grave, dont la profondeur est amplifiée par un micro invisible placé derrière elle. Brillante, elle entame une sorte de chant funèbre, ou de chant religieux, qui répond à la musique jouée à la contrebasse. Cette musique aussi est organique, puisque tout l'instrument est utilisé par l'artiste, il interprète une sorte de danse, lui aussi, avec ou sans archet, autour de sa contrebasse. Les sons qu'il en tire sont une composante essentielle de cette mise en scène. Ils incarnent les pas, la respiration de Persée qui avance lentement, derrière Médée. La pièce est une forme de dialogue, entre une Médée diabolique et Persée, qui n'est qu'une ombre de son paysage à elle, mais autour de laquelle tout finit par graviter.

Médée Kali, c'est aussi l'étrangère qui ne fait pas partie du monde grec duquel elle veut soustraire ses enfants. Terre froide, la Grèce ne parvient pas à calmer le feu qui habite les veines de l'Indienne. Cette femme est véritablement d'un autre monde que celui que nous habitons, et l'ailleurs géographique est une métaphore de l'au-delà. Comme une puissance de la mort, Médée Kali nous attire irrémédiablement vers ce qui, nous le savons, sonne la destruction. Le mélange de ces trois mythes en fait un personnage à trois têtes.

Envoûtante, Émilie Fauchoux est magistrale dans son interprétation de cet hommage à la force de vie. Faites-vous ensorceler, cela en vaut la peine ! C'est la pièce à aller voir du Festival Off. Vraiment.

Adélaïde Dewavrin

OUVERT AUX P U B L I C S

l e b l o g

VU #OFF17 : avec *Médée Kali*, la merveilleuse découverte d'Émilie Faucheux

La comédienne Emilie Faucheux interprète avec grâce la *Médée Kali* de Laurent Gaudé. C'est la découverte de ce #OFF17. [Retour.](#)



— Émilie Faucheux dans « Médée Kali » ©Thomas Journot

C'est la découverte de ce #OFF17. Émilie Faucheux est monstrueuse dans le rôle de Médée Kali. De par le texte, premièrement, mais surtout pour son interprétation. Elle passe ainsi de mythe en mythe, comme l'a souhaité l'écrivain Laurent Gaudé. Elle est Médée, Gorgone, Kali. Elle est l'amante, la mère, l'ogresse, la déesse.

Le public écoute avec attention son histoire. Est-ce à une confession qu'il assiste, est-ce à un repentir ? Peu importe. Il partage ce moment intime, fait de confessions, qui révèle toute la puissance des mythes fondateurs.

Avec sa voix pour seule arme, Émilie Faucheux exhale la violence, vocifère ses malheurs, s'adresse à celui tapit dans le noir, qui ose la suivre sans jamais s'en approcher. Elle l'emmène sur les terres grecques, terre de repos de ses enfants qu'elle a tué, jusqu'au Gange, qui accueillera leurs dépouilles.

Mains et visage ensanglantés, elle se lance dans une litanie digne des plus grands orateurs qu'ont pu connaître les populations ancestrales d'Orient et d'Occident.

La mise en scène donne au texte un rythme particulier. La présence du violoncelliste Jonathan Chamand donne une lecture encore plus mystique au récit, tant par sa présence, il pourrait très bien être celui qui suit Médée Kali, que par sa musique. Son regard, souligné par un crayon noir, est comme hypnotisé par celle qui raconte, assise sur une chaise, en bord de plateau.

Émilie Faucheux ne bougera pas durant cette heure. Seules ses mains apparaîtront. Son regard et sa voix sont d'une telle puissance qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Éclairée par un halo de lumière, ses différentes postures rappellent celles des statues gravées dans la pierre des palais hindous comme pour mieux fixer son image dans l'esprit de son auditoire. Et c'est réussi.

Allez écouter et voir Émilie Faucheux, c'est un précieux conseil.

Laurent Bourbousson

AVIGNON OFF : "MÉDÉE KALI", LE MYTHE REVISITÉ D'UNE MÈRE INFANTICIDE

Écrit par Céline Zug | 13 Juil 2017 | ALaUne, BâC a vu, Festival,
Théâtre, Vivant | 0 📍



Médée Kali, Présence Pasteur jusqu'au 30 juillet à 22h © Céline Zug

"Médée Kali" se joue jusqu'au 30 juillet dans le Off d'Avignon à Présence Pasteur. Tous les jours à 22 heures la comédienne Emilie Faucheux entre en transe dans le personnage de cette mère infanticide et laisse le public sans voix.

"Médée Kali" est dans un premier temps un livre de Laurent Gaudé, prix Goncourt des lycéens avec "La mort du roi Tsongor" et prix Goncourt avec "Le soleil des Scorta". La comédienne Emilie Faucheux a fait sienne cette Médée et en a fait une pièce de théâtre intime et physique. Elle incarne cette infanticide, une femme qui a séduit Jason, tué son propre frère et qui a traversé la Grèce nourrie par la vengeance et la colère. Seule sur une chaise, la comédienne est accompagnée d'un contrebassiste, Jean Waché ou Jonathan Chamand. Médée s'exprime d'une voix de sirène, elle

parle à un homme qui la suit et elle lui raconte la femme trahie par Jason, qui par amour n'a eu d'autre choix que de tuer ses enfants. Elle y met plus de rage que de regret, ses yeux s'enflamment, ses mains et son visage se couvrent de sang et Médée devient effrayante. La contrebasse rythme ce voyage dont le point d'orgue est d'enlever ses fils morts de leur tombeau Grec. Son périple macabre fait écho à la blessure de la trahison, à ses origines de pestiférée et à sa folie sensuelle de séductrice. Le corps se tend, la voix se fait rauque et dans une incantation affolante, la comédienne pétrifie le public de son regard glaçant. Emilie Faucheux signe la mise en scène et l'interprétation de ce conte déroutant et sort de cette performance aussi épuisée que le public est déboussolé.

"Médée Kali"

Présence Pasteur

Jusqu'au 30 juillet à 22h

Relâches le 19 et 26



MÉDÉE KALI

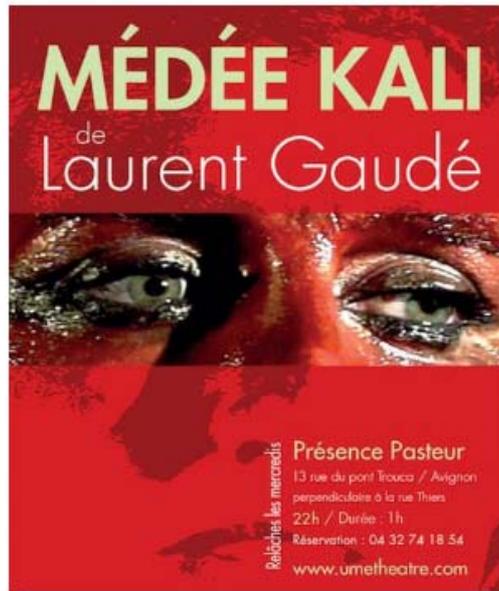
[PRÉSENCE PASTEUR](#)

13, rue du Pont Trouca

84000 - Avignon

À 22h00

Relâches : 12, 19, 26 juillet



Médée a tué ses enfants. Le temps a passé, ses fils reposent en terre grecque. Insupportable. Elle revient sur leur tombeau pour les en extraire. Sa vengeance sera totale.

Un homme la suit. Elle ne le connaît pas. Jamais il ne s'approche. Sa présence la rassure. Cet inconnu sera-t-il son prochain amour ou le plus farouche de ses ennemis ? Elle sent qu'elle sera bientôt à sa merci. Parce qu'il est beau et que Médée n'a jamais su résister à la beauté des hommes.

Entre Mythologies Grecque et Hindoue, Laurent Gaudé nous propose un récit terrifiant, captivant, de Gorgo (la Méduse), en passant par Jason et Persée.

Sur scène, une comédienne envoûtante, terriblement efficace, hypnotique ! Elle joue, (elle ne bouge pas de son siège telle une Reine absolue des Enfers) voix sensuelle et subtile, œil carnivore rivé sur le public.

Émilie Fauchoux s'approprie formidablement le rôle de la Magicienne guerrière, monstrueuse, le corps tendu jusqu'à la pointes des pieds.

« J'aurais pu n'être que ceci, une mendicante qui danse, une pestiférée plus jolie que les autres, mais la danse m'a sauvée. La rumeur était née qu'une fille du Gange faisait pleurer les chiens des bas quartiers lorsqu'elle dansait. »

L'univers sonore, une contrebasse, ponctue magistralement l'univers si particulier de ce paysage verbal.

Le spectateur sort fasciné du spectacle après avoir longuement applaudi, debout !

Superbe moment.

PierPatrick

Médée Kali

De Laurent Gaudé

Avec : Émilie Fauchoux, Jean Waché, Jonathan Chamand

TTTT Médée Kali

Présence Pasteur (AVIGNON)

de Laurent Gaudé, Emilie Faucheux

Mise en scène de Emilie Faucheux, Jean Waché, Jonathan Chamand

Avec Emilie Faucheux, Jean Waché, Jonathan Chamand

Les mythes, ce réservoir de fictions inépuisable qu'il suffit d'ouvrir pour faire surgir les images... et pourquoi pas les associer ?

Médée Kali reprend le mythe de Jason et Médée. Il écrit la suite du mythe, après que Médée a tué ses deux fils par vengeance envers son amant qui l'a trahi. Médée parcourt les routes et pétrifie tous les hommes qu'elle croise sur son passage, telle la Gorgonne. Elle retourne sur la tombe de ses fils, refusant qu'ils reposent en terre grecque. Un homme (Persée) la suit dans son chemin, à distance. Sa présence et la menace qu'il constitue apaise Médée, qui décide d'amener les dépouilles de ses fils dans le Gange, le fleuve où son peuple jette les cadavres.

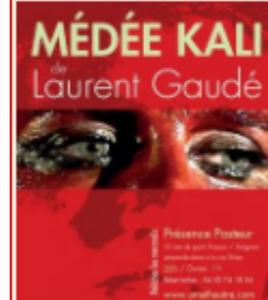
Médée prend alors la figure de Kali, la déesse de la mort hindoue. Elle tue les hommes sur son passage, envoûte par sa danse, naît au milieu des parias. Elle ne vient plus du royaume de Colchide mais d'Inde. Ce chemin que Médée Kali parcourt nous est raconté par elle seule. Ses fils décédés prennent parfois la "parole", du fond de la terre ou en cendres. Médée les aime, tout comme eux l'aime encore. Elle ne regrette pas sa vengeance, mais tente d'offrir à ses fils le repos éternel dans le lieu qui doit être leur dernière demeure : le Gange.

Le texte de Laurent Gaudé est d'une grande force. Les mots expriment des émotions – l'amour, la vengeance, l'attente, le désir, la folie – d'une manière très puissante. Le monologue est écrit de sorte que chaque mot, chaque groupe de mots, prend toute son importance et tout son sens. Une aura de mystère les entoure parfois, propre à la magie du personnage et à la force de ses sentiments.

La comédienne Emilie Faucheux couverte de "sang" dans un costume de danseuse incarne cette Médée avec insolence et sensualité. Nous la suivons dans son parcours, nous voyons les hommes qu'elle séduit, nous sommes Médée, nous sommes Kali, et dans un sursaut de réalisme, nous refusons de nous identifier à cet amour maternel mortel. Accompagné d'un contrebassiste (Persée) qui ne parle pas, mais répond par des notes, intensifie cette traversée des continents.

Un beau spectacle à voir.

INFOS PRATIQUES



© X.dr

**Du 07/07/2017
au 30/07/2017**
22h.

Présence Pasteur
13, rue du Pont
Trouca
84000 AVIGNON

Réservations :
04 32 74 18 54